Ödön von Horváth

Casimir et Caroline

(Kasimir und Karoline)

Nouvelle traduction française de
Henri Christophe

Répertoire Germanique

Editions du Brigadier

Casimir et Caroline sont deux jeunes gens amoureux l'un de l'autre, qui se rendent à une fête foraine pour passer un bon moment ensemble. Mais nous sommes en 1930 à Munich, la crise économique frappe l'Allemagne de plein fouet et Casimir, jusqu'à présent épargné, se retrouve brusquement sans emploi. Il est donc de mauvaise humeur alors que Caroline souhaite s'amuser. Ils se disputent, se séparent et parcourent ensuite la fête séparément. Casimir et Caroline rencontrent chacun divers personnages et diverses tentations, ce qui les amène à s'interroger sur leurs valeurs profondes et ce qu'ils attendent de la vie. Ces questions sont toujours d'actualité.

Ödön von Horváth (1901-1938) est un dramaturge autrichien joué dans le monde entier. Ses pièces mettent en scène, dans le contexte d'une Allemagne en proie à une très grave crise économique et à la montée du nazisme, la lutte entre des individus isolés à la recherche du bonheur et les forces sociales, économiques et politiques qui les entourent et les asservissent. Peu de personnages réussissent dans l'œuvre de Horváth, malgré les efforts de leur créateur pour croire à leur destin. Lui-même meurt à 37 ans, le 1er juin 1938, en exil à Paris, absurdement écrasé par une branche d'arbre dans la tempête, juste avant l'effondrement total du monde dont il a scruté les failles et les craquements dans la vie de tous les jours.

Prix :12,00€
ISBN : 978-2-494702-05-9

9 782494 702059

Editions du Brigadier

Personnages

Casimir

Caroline

Tapp

Pick

Le Bonimenteur

Le Lilliputien

Juppmacker

Franzel Mark

Erna, sa petite amie

Elli

Maria

L'Homme à la Tête de Bouledogue

Juanita

La Grosse

La Serveuse

L'Infirmier

Le Médecin

Phénomènes et Badauds de la Foire

Et jamais l'amour ne passera

À la fête de la bière, en octobre, à Munich, de nos jours.

Scène 1

Le noir se fait dans la salle, l'orchestre joue l'hymne de la bière : Tant que ce brav' saint Pierre. *Puis le rideau se lève.*

Scène 2

La scène : juste derrière le village des négresses à plateau. À gauche, un marchand de glaces, de nougats et de ballons. À droite, un appareil classique pour mesurer la force, tu tapes avec un maillet de bois sur un coin, un autre coin monte le long d'une hampe ; si le coin touche le sommet de la hampe, ça fait un grand boum et tu reçois une médaille, pour chaque boum, une médaille.

C'est l'après-midi, tard déjà : à l'instant, le Graf Zeppelin survole à très basse altitude l'aire de la foire ; au loin, clameurs, fanfares en règle et roulements de tambour.

Scène 3

TAPP. — Bravo Zeppelin ! Bravo Eckener ! Bravo !

UN BONIMENTEUR. — Hourra !

PICK. — Majestueux ! Hourra !

Un temps.

UN LILLIPUTIEN. — Quand on y pense, l'homme, à tout ce que nous sommes arrivés déjà…

Il agite son mouchoir. Un temps.

CAROLINE. — II ne va pas tarder à disparaître, le Zeppelin…

LE LILLIPUTIEN. — À l'horizon.

CAROLINE. — Je ne le vois presque plus…

LE LILLIPUTIEN. — Je le vois encore très distinctement, moi.

CAROLINE. — Je ne vois plus rien maintenant. *(Elle aperçoit Casimir. Avec un sourire.)* Tu vois, Casimir, dans pas longtemps, nous volerons tous.

CASIMIR. — Allez, lâche-moi un peu.

II se dirige vers l'appareil à droite et tape sur le coin devant un public muet mais intéressé ; ça ne fait boum qu'au troisième coup : alors Casimir paie et reçoit sa médaille.

CAROLINE. — Félicitations.

CASIMIR. — Pourquoi ?

CAROLINE. — Pour ta médaille, là.

CASIMIR. — Merci.

Un silence.

CAROLINE. — Maintenant, il vole vers Oberammergau, le Zeppelin, et puis après, il reviendra et il décrira plusieurs boucles au-dessus de nos têtes.

CASIMIR. — Je m'en fous ! Pendant que vingt capitaines d'industrie s'envoient en l'air, des millions de gens crèvent de faim ici-bas. Ton Zeppelin, je l'emmerde, c'est de l'esbroufe, je connais, suffit de raisonner… le Zeppelin, tu comprends, c'est un aéronef, et quand nous autres on voit voler cet aéronef, on a l'impression que nous aussi, on est du voyage… Alors que nous, c'est les semelles trouées et le coin de la table pour s'écraser la gueule dessus !

CAROLINE. — À te voir si triste, je deviens triste aussi.

CASIMIR. — Je ne suis pas quelqu'un de triste.

CAROLINE. — Si. Tu es un pessimiste.

CASIMIR. — Ça oui. Quand on est intelligent, on est forcément pessimiste. *(Il l'abandonne à nouveau pour taper sur le coin. Cette fois-ci, ça fait trois fois boum, il paie et reçoit trois médailles. S'approchant à nouveau de Caroline.)* Tu peux rire, toi, t'as pas à t'en faire. Je te l'avais dit : je n'irai pas à ta foire, pour rien au monde ! Hier, j'ai été renvoyé ; demain, je pointe au chômage, mais aujourd'hui on s'amuse, on rit aux éclats.

CAROLINE. — Je n'ai pas ri.

CASIMIR. — Mais si, tu as ri. Tu as bien raison… Tu as toujours ta paie, toi, et tu vis chez tes parents qui ont droit à la retraite. Je n'ai plus de parents, moi, je suis seul dans le monde, tout ce qu'il y a de plus seul.

Un silence.

CAROLINE. — Nous pesons peut-être trop lourd l'un sur l'autre…

CASIMIR. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

CAROLINE. — Parce que tu es un pessimiste, et moi aussi, tu vois, j'aurais plutôt tendance à la mélancolie… Tout à l'heure, par exemple, quand le Zeppelin…

CASIMIR. — Mais ferme ta gueule, toujours avec ton Zeppelin !

CAROLINE. — Arrête de me crier après tout le temps, je n'ai pas mérité ça !

CASIMIR. — Va te faire voir !

II sort.

Scène 4

Caroline le suit du regard ; puis elle se dirige lentement vers le marchand de glaces, achète un cornet et, pensive, lèche sa glace. Juppmacker, lui, en est à lécher sa deuxième glace.

CAROLINE. — Qu'est-ce que vous avez à me regarder avec cet air idiot ?

JUPPMACKER. — Pardon ! Je pensais à tout à fait autre chose.

CAROLINE. — C'est ça.

Un silence.

JUPPMACKER. — Je pensais au Zeppelin.

Un silence.

CAROLINE. — Le Zeppelin s'est envolé vers Oberammergau.

JUPPMACKER. — Vous avez déjà fait le pèlerinage d'Oberammergau, mademoiselle, voir la Passion du Christ ?

CAROLINE. — Trois fois déjà.

JUPPMACKER. — Chapeau !

Un silence.

CAROLINE. — Mais les gens là-bas, c'est pas des saints non plus. L'homme est mauvais partout.

JUPPMACKER. — Il ne faut pas dire cela, mademoiselle ! L'homme n'est ni bon ni mauvais. Seulement, le système actuel le contraint à être plus égoïste que nature, pour subsister. Vous me comprenez ?

CAROLINE. — Non.

JUPPMACKER. — Vous allez me comprendre. Supposons : vous êtes amoureuse d'un homme. Supposons ensuite : cet homme devient chômeur. Alors l'amour flanche, automatiquement.

CAROLINE. — Ça, je ne crois pas.

JUPPMACKER. — C'est sûr et certain !

CAROLINE. — Non ! Si son homme a des ennuis, une femme de qualité lui sera d'autant plus attachée, c'est du moins ce que j'imagine.

JUPPMACKER. — Pas moi.

Un silence.

CAROLINE. — Vous savez lire dans la main ?

JUPPMACKER. — Non.

CAROLINE. — Peut-on savoir le métier de monsieur ?

JUPPMACKER. — Devinez.

CAROLINE. — Mécanicien de précision.

JUPPMACKER. — Non. Tailleur.

CAROLINE. — Ça alors, je n'aurais pas cru.

JUPPMACKER. — Et pourquoi non ?

CAROLINE. — Parce que je n'aime pas les tailleurs. Les tailleurs ont tous la grosse tête.